

A photograph of a man with grey hair, wearing a black t-shirt and khaki shorts, jumping in the air with his arms outstretched. He is positioned in the center of the frame, jumping over a small ledge or gap in a sandy, rocky desert landscape. The background shows a steep, eroded sand dune or canyon wall under a clear blue sky. The foreground is a flat, cracked, and rocky desert floor.

HERVÉ BARGIBANT

**Et que ça
saute !**

Hervé Bargibant

Et que ça saute !

© Hervé Bargibant, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1002-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toute ressemblance avec des événements ou des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite et involontaire, sauf chapitre II.

Du même auteur : « À Tire-d'Ailes » éditions Librinova

Crédit photo couverture : Katia Golay Bargibant

I

S'il y a bien quelque chose que vous et moi détestons particulièrement, c'est d'être dérangé pendant la sieste. Des disputes, des chants de plaisir, une perceuse qui percute, de la musique cacophonique ; du ramdam... en somme.

Mais le pompon, c'est quand même un coup de sonnette. Et c'est précisément le coup que vient de se prendre Raymonde. Elle n'attend personne, et ce n'est pas encore l'heure de la quasi quotidienne visite pause-café-chicorée de Louise, sa voisine de palier, d'autant plus que Louise connaît les cycles léthargiques de Raymonde, et les respecte à la minute près.

« Aaaaarrh ! Qui ose ainsi assassiner ma sieste ? », gronde Raymonde. La curiosité la pousse à s'extirper de son fauteuil ; elle expire un soupir de mal-être, puis se dirige à pas glissés vers la porte. Ne pas faire croire qu'il y a âme qui vive. Chut !

Raymonde colle un œil à moitié clos au judas de la porte. Qui est ce mâle sonneur ? se dit-elle ; la déformation visuelle inhérente à la lorgnette ne facilite pas sa reconnaissance. Qui donc est-ce ? Son cerveau doit vite se mettre en éveil et prendre le relais de son apathique état.

Raymonde doit mettre en œuvre une procédure qui prend, vu son âge, quelques secondes, mais c'est une procédure indispensable pour exciter sa mémoire perceptive. Les signaux électriques commencent à fluer par les voies neuronales. Comme conséquence de ce flux, les yeux de Raymonde sont presque bien écarquillés.

Ces quelques secondes ont-elles suffi ? Va-t-elle trouver dans le fin fond de sa mémoire un indice permettant d'identifier le ci-devant citoyen ?

« He ben... ça fait bien deux lustres que je ne l'ai pas vu celui-là : visage ovale, grosse moustache, gros tarin. Crâne d'œuf, c'est nouveau, les kilos en trop, c'est nouveau aussi, je comprends pourquoi je ne l'ai pas de suite reconnu. Attifé comme l'as de pique, ça, ça a toujours été. Pantalon bleu à rayures, veste noire, croisée sur une bedaine avancée : c'est Gaston, c'est le fils de Jean Delattre. » L'identité nous est enfin révélée. Il était temps, nous faillîmes attendre.

Raymonde n'était pas prête à recevoir un second coup de sonnette.

Elle sursaute, remet en place une mèche rebelle, puis ouvre la porte. D'un

signe de tête et l'index sur les lèvres, elle invite Gaston Delattre à entrer et à ne pas mot piper. Le visiteur est accueilli avec un sourire de politesse, mais le sourire, esquissé dans un premier temps, évolue vite en sourire excédé. Raymonde a pris un air des mauvais jours, sa bouche est déformée par un rictus amer. C'est moche, on en conviendra, mais pourquoi prendrait-elle un air aimable avec quelqu'un qui l'a ignorée pendant si longtemps ?

Les coups de sonnette avaient fait écho dans la cage d'escalier. Curieuse Louise, la voisine, s'est précipitée, et a jeté un œil par l'œilleton de porte. Elle n'a pas perdu une miette de la scène, au demeurant bien banale. Elle a vu, mais n'a rien entendu. Louise est surprise ; voilà que sa chipie de copine d'en face reçoit un homme chez elle. C'est suffisamment rare pour la laisser un tantinet perplexe. À première vue, et vu de dos, le visiteur semble plus jeune qu'elle, elle qui vient de fêter ses soixante piges. Raymonde n'avait pu honorer, l'invitation à l'anniversaire car elle passait plusieurs jours à la campagne chez sa fille Odette. Louise s'était ainsi retrouvée seule, à siroter son Byrrh¹ et savourer une tarte à gros bords décorée de six bougies décennales.

« Et si le gros qui vient de se pointer était le petit ami de Raymonde... c'est louche cette visite, il sonne, il entre, il ne dit pas un mot, j'ai quand même le droit de savoir, non ? » Oui Louise, c'est une légitime curiosité, alors faute de réponse, laisse place à ton imagination... un gros chouïa fantaisiste.

Louise a toujours eu une imagination débordante et ça lui a déjà joué bien des tours et bien des désillusions. Un homme entre chez sa voisine et ça suffit pour qu'elle se figure un tas de situations cocasses, en trois mots : elle fantasme sec. Selon elle, un homme, plus sa voisine, font obligatoirement deux tourtereaux ; le compte est bon, mais l'appellation, elle, ne l'est pas. Raymonde n'est pas une tourterelle, c'est une Lalouette².

Raymonde invite Gaston à la suivre dans la pièce unique, une pièce de vie qui fait office de salon et de salle à manger. Une cuisine est attenante, équipée d'un fourneau à charbon, d'un chauffe-eau à gaz et d'eaux courantes chaude et froide, et de prises de courant. Un inventaire qu'elle ne pouvait faire quand elle habitait au 143 rue des Fleurs, à Calais, dans à peine 30 mètres carrés au premier étage d'une maison de ville.

Être logé convenablement juste après la Seconde Guerre mondiale était sans espoir, car Calais avait été détruit à 75%. La population s'entassait, tant bien que mal, dans ce qui restait encore debout. Raymonde n'était pas concernée par

l'attribution d'un UK100, des « maisons » en carton dur que les alliés avaient mises à disposition pour loger les démunis.

C'était petit le 143, deux pièces pour vivre à sept personnes, adultes et enfants, deux pièces encombrées de matelas qu'il fallait déplacer constamment selon le moment de la journée. Oui, sept personnes dans deux pièces à essayer de vivre d'une courageuse pauvreté. Une promiscuité qui prit fin au cours de l'année 1955 lorsqu'elle se vit attribuer un somptueux trois pièces, dans une HLM au 11 rue Bara, avec, luxe ultime, WC et salle de bain. Les années passèrent avec leurs vicissitudes, il fallut laisser du temps au temps pour qu'une partie de la famille s'égrène vers d'autres vies, vers d'autres quartiers reconstruits.

Nous sommes en 1966, ça fait dix ans que Georges a cassé sa pipe ; Raymonde vit seule, et cette solitude lui convient bien. « Refais ta vie Maman, tu as tout ce qu'il faut pour être encore plus heureuse » chante Odette, à juste raison. « On verra... j'y penserai... un de ces jours... pourquoi pas », sans réelle conviction.

Raymonde a une visite vraiment inattendue à gérer et se demande bien ce que Gaston vient quêter.

— C'est un vent d'avril qui te souffle jusqu'ici. Est-il annonciateur d'une tempête ? Passes-tu en courant d'air ? Que puis-je pour toi ? Des questions qui attendaient une autre réponse que :

— Bonjour Raymonde, c'est mignon chez toi.

Un compliment, venant de Gaston, c'est un peu d'ignorance déguisée en caresse, alors elle prend son salut avec une grande indifférence, car Gaston n'a jamais eu de penchant pour la décoration. Elle est bien placée pour le savoir, elle connaît bien le fils unique de Jean Delattre.

Jean Delattre était le meilleur ami de son défunt Georges, alors évidemment Raymonde fréquentait la famille, le père, le fils, mais pas la mère, partie trop tôt. Autant Jean avait un goût certain pour les belles choses, autant son fils était une vraie buse dans bien des domaines et malheureusement ses fautes de goût vestimentaires ou décoratives étaient monnaie courante. Ça, c'est le côté négatif du bonhomme. Mais Raymonde se souvient aussi d'un Gaston plaisant, plutôt drôle et d'une vitalité immature que son père avait un mal fou à maîtriser. Le père parti, Georges continua à voir le fils, essayant de prodiguer de judicieux conseils à un individu qui paraissait bien bouché. Georges tenait ainsi la promesse faite à son ami de garder un œil sur le « p'tit ».

— J’comprends que tu sois surprise de me voir, après huit ans de silence radio.

Silence radio, tiens, ce serait pas mal, on s’entendrait probablement mieux. Raymonde baisse le volume du transistor qui diffuse le programme rock habituel de Radio Caroline³, une navigante station pirate anglaise que son petit-fils lui a fait découvrir. Pour baisser le volume, c’est le potar de gauche. « Ne te trompe pas de potar Grandmé. » lui a dit son petit-fils, car ce n’est pas facile de trouver la station sur les petites ondes. Alors, quand il faut, malgré tout quitter RTL et ses infos, Grandmé remet le curseur sur PO, puis bidouille le potar de droite pour positionner l’aiguille sur le G de Genève. Y’a plus qu’à tripoter autour du point G, et voilà, le tour est joué. Au revoir les yéyés aux cheveux longs et idées courtes, bienvenue aux rosbifs⁴ rockeurs aux cheveux longs et à la musique révolutionnaire ; Raymonde se surprend à taper des pieds et claquer des doigts aux rythmes des chansons des Stones, des Beatles et surtout des Kinks qu’elle adore.

— Pas huit ans, dix ans que Georges a cassé sa pipe. Oui, dix ans que je ne t’ai pas vu, depuis les funérailles. Mon pauvre, t’es toujours aussi mal fagoté, allez, dis-moi ce qui t’amène, mais je te préviens : si t’as besoin de sous, je n’ai pas un rond à te filer et si t’as un problème de cœur, ne compte pas sur moi pour te conseiller, ou te consoler, tu comprends ?

Bien se dit Gaston, c’est mal parti, il va falloir jouer rusé, la Raymonde a encore le vent en poupe. Pour changer de sujet, il lui demande d’aborder un moment crucial de sa vie à lui, une vie qu’elle a probablement sauvée.

— Raymonde, l’attaque de la ville par les Allemands en mai 40, bien sûr que tu t’en souviens et moi aussi car tu m’as bien sorti du pétrin. J’aimerais bien entendre ta version car la mienne a été bien brouillée, à l’époque par ma santé précaire. C’était un jour où mes neurones ont chancelé autant que mes jambes.

Eh oui, elle se souvient... Elle se souvient qu’elle avait parlé de cette triste histoire bien des fois, à des incrédules et à d’autres qui ne l’étaient pas. Mais c’était la vérité, toute la vérité, et elle avait dû lever la main droite, puis la gauche aussi, parce qu’on lui avait *gentiment* demandé.

— Bien, je vais te faire plaisir, tu reconnaîtras que le récit de ce moment n’a pas changé d’un iota, alors, je vais te re-raconter l’affaire dont tu as été le témoin et l’acteur. Mémore bien ce que je vais te dire, c’est la dernière fois que tu

l'entendras.

Raymonde se doute bien que Gaston n'est pas venu spécialement la voir pour se faire raconter ce triste épisode de sa vie, mais elle se prête au jeu, et va évoquer sa courageuse initiative, qui permit de sauver, peut-être, moult corps et âmes.

II

Calais, fin mai 1940.

Les cliquetis caractéristiques des chenilles des tanks, des vibrations au sol qui remontent jusqu'aux tripes, c'en est trop, Raymonde se précipite vers la porte de l'abri de fortune et l'ouvre violemment. Elle demande aux enfants de crier, d'hurler fort, très fort.

Ils sont tétanisés de peur mais devant l'insistance de Raymonde, ils se mettent à hurler.

— Venez près de moi, criez encore, plus fort !

Raymonde Lalouette, ses deux filles Odette et Marcelle et une bonne quinzaine de Calaisiens se sont réfugiés et entassés dans un abri. Trouillomètre à zéro, tous ont suivi les bruits du combat, la mitrailleuse des Green Jackets⁵ qui tire d'en haut des rafales ininterrompues, les impacts contre les murs, puis plus rien, le silence, un silence de mort. Puis les cliquetis et les vibrations au sol s'amplifient, les Allemands approchent, la fin probable aussi. Elle comprend que ce qui va arriver pourrait être dramatique, alors criez les enfants, ça peut toujours servir.

Un soldat, armé jusqu'aux dents, grenade à la main, entend les cris. Il hésite puis jette... un rapide coup d'œil dans l'abri. Il tombe nez à nez avec Raymonde et constate qu'il n'y a que des civils agglutinés les uns aux autres. Il hurle de sortir et vite :

— Raus... Raus, schnell ! schnell !⁶

Raymonde comprend tout de suite qu'il ne faut pas moisir là. D'un signe du bras, et vocalement, elle exhorte les autres à la suivre. Elle mène une cohorte de femmes apeurées avec des enfants accrochés à leurs cotrons⁷. Le soldat menace puis pointe sa mitraillette vers le ciel, signe clair qu'il faut lever les mains, alors il faut obéir. Le dernier à sortir est un jeune homme, il est immédiatement capturé et menacé. Raymonde s'interpose et tente une explication en quelques mots d'allemand bafouillés. Tant bien que mal, elle essaye de couvrir le vacarme de la mitraille et des bombes :

— Nicht Militär, kein Englisch, Französisch krank ! sehr krank !⁸

Le gars, livide tendance jaune-vert, tenant à peine debout, bafouille quelques